

50

RES SOCIALIS

Dirigée par  
Marc-Henry Soulet

Marc-Henry Soulet (éd.)

# ACTION ET INCERTITUDE

*Les épreuves de l'incertain*

SCHWABE VERLAG



**Res Socialis**

**Vol. 50**

**Dirigée par Marc-Henry Soulet**

**Marc-Henry Soulet (éd.)**

# **Action et incertitude**

**Les épreuves de l'incertain**

**Schwabe Verlag**

Cet ouvrage a été publié avec le soutien de l'Institut d'études avancées de Nantes



et de l'Université de Fribourg



UNIVERSITÉ DE FRIBOURG  
UNIVERSITÄT FREIBURG

et du Conseil de l'Université de Fribourg.



MIX  
Papier aus verantwortungsvollen Quellen  
FSC® C083411

Information bibliographique de la Deutsche Nationalbibliothek  
La Deutsche Nationalbibliothek a répertorié cette publication dans la  
Deutsche Nationalbibliografie; les données bibliographiques détaillées peuvent  
être consultées sur Internet à l'adresse <http://dnb.dnb.de>.

© 2018 Schwabe Verlag, Schwabe Verlagsgruppe AG, Basel, Schweiz  
Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur. L'œuvre ne peut être reproduite de façon  
intégrale ou partielle, sous aucune forme, sans une autorisation écrite de la maison d'édition,  
ni traitée électroniquement, ni photocopiée, ni rendue accessible ou diffusée.  
Illustration couverture: © Vivianne Châtel, Fribourg  
Relecture: Marc-Henry Soulet, Fribourg  
Conception de la couverture: icona basel gmbh, Basel  
Composition: Doris Gehring, Fribourg  
Impression: CPI books GmbH, Leck  
Printed in Germany  
ISBN Livre imprimé 978-3-7965-3905-3  
ISBN eBook (PDF) 978-3-7965-3960-2  
L'e-book est identique à la version imprimée et permet la recherche plein texte.  
En outre, la table des matières et les titres sont reliés par des hyperliens.

rights@schwabe.ch  
[www.schwabeverlag.ch](http://www.schwabeverlag.ch)

# Table des matières

Introduction.....	9
Les épreuves de l'incertain <i>Marc-Henry Soulet</i> .....	11
Penser l'incertain.....	31
L'indétermination, forme radicale de l'incertain. Le cas de la dissuasion nucléaire <i>Jean-Pierre Dupuy</i> .....	33
L'incertain, un si loin si proche ! <i>François Dingremont</i> .....	57
Traverser le labyrinthe. Figures de l'incertain à l'Âge Classique <i>Lorenzo Vinciguerra</i> .....	79
L'institution fictive de l'incertain <i>Paolo Heritier</i> .....	103
Conjurer l'incertain .....	139
L'incertain, l'action et les limites imaginaires de la réalité <i>Danilo Martuccelli</i> .....	141
Incertitude et environnement. De la connaissance limitée à la connaissance impossible : la perspective des « 2 degrés » et le réchauffement climatique <i>André Larceneux</i> .....	161
Incertitude et planification des espaces verts urbains. Peut-on en renforcer la résilience ? <i>Ammara Bekkouche</i> .....	181

L'incertain : chance de succès, risque d'échec. Réflexions à partir de quelques exemples sibériens <i>Roberte Hamayon</i> .....	197
Incertitude ordinaire et divination dans les sociétés traditionnelles <i>Danouta Liberski-Bagnoud</i> .....	213
Vulnérabilité socio-historique ou incertitude ontologique ? Un regard à partir des études italiennes autour du fait religieux <i>Alfonsina Bellio</i> .....	235
Habiter l'incertain.....	257
Où sommes-nous ? L'incertitude de l'ici <i>Jacques Athanase Gilbert</i> .....	259
(Ne pas) avoir foi en les choses : le cognitivisme et le fondement abyssal de la vie <i>Claus Halberg</i> .....	271
Le droit face aux risques incertains en matière de santé et d'environnement <i>Béatrice Parance</i> .....	293
Innovation, prospective, métiers. Les nouveaux mondes incertains <i>Marc Chopplet</i> .....	311
Des motifs aléatoires. Performance, pratique de recherche, écriture de création <i>Anne Dubos</i> .....	335
Travailler (avec) l'incertain.....	365
Incertitude et décision : un point de vue d'informaticien <i>Claude Jard</i> .....	367
Le travail du droit en incertitude <i>Sonia Desmoulin-Canselier</i> .....	373
Travailler avec l'incertain dans le domaine de la santé <i>Jérôme Connault</i> .....	403

Le patient, le médecin et l'incertitude. Places et déplacements de l'incertitude médicale	
<i>Mauro Turrini</i> .....	419
Agir dans l'incertain .....	441
L'agir incertain, miroir d'une <i>imago mundi</i> instable	
<i>Pierre Musso</i> .....	443
L'action incertaine. Le contrat de travail temporaire transnational en tant que risque	
<i>Mahua Sarkar</i> .....	457
Incertitude : vivre dans la liminalité	
<i>Nükhet Sirman</i> .....	485
Comment agir dans un contexte politico-religieux risqué ? Shaykh Hamahoullah en contexte colonial français	
<i>Mathias Boukary Savadogo</i> .....	499
Présentation des auteur-e-s .....	521





## **Introduction**



# Les épreuves de l'incertain

*Marc-Henry Soulet*

« Des lieux magnifiques. Des conditions de travail idéales. Une organisation rodée. Des personnes, avant que d'être du personnel, efficaces, disponibles et souriantes. Un havre de paix académique. Des lectures monacales. Une ruche bourdonnante. Un fourmillement d'activités planifiées ou impromptues. Une institution de la pensée dialogique. Une invitation à l'ouverture. Un foisonnement d'échanges intellectuels. Un brassage culturel. De l'étonnement continu. Des certitudes ébranlées. Des transferts de concepts. Des circulations disciplinaires. Des écritures enrichies. Une convivialité jamais démentie. Une commensalité plaisir. Des fou-rire et des étonnements. Des partages de petits rien. La Loire en miroir. Une envie que cela dure encore. » Voilà comment, il y a un an à peine je témoignais, dans mon rapport d'activité, de ce que fut mon expérience de chercheur invité à l'Institut d'études avancées de Nantes.

Les conditions offertes par l'IEA ont été si stimulantes intellectuellement et si enrichissantes humainement qu'il m'est apparu évident qu'une des priorités de mon séjour, aucunement anticipée, serait de me donner les moyens de prolonger, par d'autres voies, cette expérience, d'essayer de contribuer à entretenir l'esprit de l'IEA, fait d'ouvertures intellectuelles et de découvertes humaines, et de soutenir ces moments de grâce où ses propres certitudes sont ébranlées dans une atmosphère de quiétude et où, derrière le collègue exigeant et intransigeant, se découvre l'homme, ou la femme, curieux-se et disponible. Cet ouvrage est pour beaucoup le fruit de l'esprit et des conditions de recherche dont il est fait mention ci-dessus.

Reprenons-en la genèse pour mieux comprendre la forme particulière qu'il prend et pour tenter de rendre compte de l'intention profonde qui le porte. Il sera ainsi plus aisé d'en apprécier la portée et même de s'en « servir » par-delà l'effet d'éclatement disciplinaire qui semble le caractériser et par-delà les variations sémantiques des concepts qu'il mobilise.

Le projet de recherche que j'avais soumis à l'origine à l'IEA de Nantes se proposait de reprendre systématiquement les travaux partiels et sectoriels que j'avais pu mener antérieurement pour élaborer une modélisation théorique du travail social autour d'un axe pivot, la dimension prudentielle de l'activité des travailleurs sociaux. Poser que le travail social doit être entendu comme une activité prudentielle en raison des épreuves de professionnalité que l'incertitude des finalités poursuivies et des moyens à mettre en œuvre en même temps que l'ambivalence des tâches à effectuer imposent aux intervenants sociaux ne signifie pas qu'il s'agit d'une affaire personnelle marquée du sceau de la subjectivité, ni qu'il existerait en travail social une irréductibilité à toute formalisation, inhérente à la dimension humaine de cette activité. Au contraire, c'est marquer la double qualité de l'activité entreprise, celle d'une exigence de justesse avec la situation et celle d'une prétention à l'universalité de la construction opérée. L'hypothèse structurante de la modélisation théorique envisagée reposait sur une caractérisation de ces enjeux de professionnalité autour de quatre espaces d'interrogation (les fins, les pratiques, le contexte et la situation) dont les propriétés voisines (l'incertitude, la faible codification, l'ombre et la labilité) qui appellent à la prudence et obligent aussi à composer en situation, contraignent les travailleurs sociaux à un travail continuuel d'auto-conception professionnelle de leur intervention en situation pour la rendre socialement significative et efficace.

Mon projet s'articulait à mes travaux et réflexions antérieurs et se voulait être l'occasion de les « sommer » et de les dépasser en leur donnant une plus grande consistance théorique. Il s'agissait en d'autres termes de les reprendre et de les soumettre systématiquement à une double confrontation, celle, d'une part, des autres lectures théoriques (générales ou sectorielles) du travail social, pour en construire la recevabilité et la solidité, celle, d'autre part, de regards disciplinaires et thématiques éloignés pour en affermir la lisibilité et bénéficier des effets transverses du décentrement.

Les discussions formelles et informelles et la confrontation régulière à d'autres regards qui en résultaient, furent une occasion unique de confronter mes travaux à une critique externe aussi bienveillante que féconde et d'interroger mes préoccupations analytiques à partir de points de vision hétérogènes. Ce contexte d'échanges soutenus m'a ainsi offert l'opportunité d'un effort de

clarification conceptuelle et le bénéfice d'ouvertures latérales par la confrontation à des approches disciplinaires différentes ou par d'autres problématisations m'invitant à des décentrement théoriques et épistémologiques. S'il était besoin d'un exemple, suffirait la mise en parallèle, grâce à la suggestion d'un collègue, de l'incertitude médicale (devant le diagnostic et dans la relation avec le malade) et de l'incertitude du travail social (avec l'ambivalence des fins, l'indétermination des critères d'efficacité, la labilité des situations d'intervention et le bricolage professionnel), qui m'a permis de mieux spécifier sur quels registres de l'incertitude je devais faire reposer mon analyse. De façon plus systématisée, j'ai ainsi pu mieux cerner les liens entre action et incertitude et dépasser la simple incertitude de l'entrepreneur devant l'inconnu en spécifiant les registres en jeu et en distinguant incertitude épistémique (déficit de connaissance), incertitude systémique (probabilité de défaillance) et incertitude stochastique (hasard). Plus spécifiquement, j'en suis arrivé à thématiser les registres suivants d'incertitude dans ses rapports à l'action :

- Les voies de production/d'existence de l'incertitude : a) par un changement formel provoquant une rupture qui, en ouvrant par trop les perspectives, pose un problème de détermination des fins/des objectifs ; b) par une mé-connaissance ou une non-maîtrise des conséquences de l'action rendant impossible toute anticipation ; c) par un excès de normes contradictoires ou une prolifération de prescriptions non compréhensibles, qui contraignent les acteurs à devoir endosser les risques de l'action ; d) par une dépendance à des objets ou à des procédures sur lesquels il n'est pas possible d'avoir prise, ce qui condamne à subir l'aléa ou l'arbitraire et donc empêche toute possibilité d'être protégé-e ou de se protéger efficacement ; e) par une position de liminalité ou d'entre-deux qui oblige à agir en dehors ou à côté des cadres normatifs d'action, privant donc les acteurs de la ressource que ceux-ci constituent...
- Les conséquences de l'incertitude sur l'action avec : a) le diffèremment, l'attente ou la procrastination au nom de la précaution ; b) le rabattement ritualiste sur ce que l'on sait faire au nom du réassurance ; c) la production d'une action qui convient (socialement et non techniquement) reposant sur un processus de délibération ; d) le renforcement du pouvoir d'agir des acteurs par la conjonction d'une

logique de la prudence et de l'accumulation d'un savoir réflexif ; e) la dissociation des normes en tant que principe fondateur de la légitimité de l'action et la montée en puissance, en lieu et place, des attentes de reconnaissance ; f) la survalorisation de toutes les formes d'informations « prémonitoires » permettant par l'affichage d'une probabilité ou d'une susceptibilité de retracer une certitude, fut-elle fantasmagorique...

- Les transformations du substrat anthropologique, rompant avec un modèle viriliste basé sur la maîtrise du monde et le gouvernement de soi, sous-tendue par la prise en compte politique et sociale de l'incertitude, ce qui revient : a) à faire de la vulnérabilité (ou de la fragilité) une des composantes de la nature humaine ; b) à réintroduire de l'affect dans la raison et des émotions dans les conduites sociales ; c) à réinstaurer un principe de responsabilité (et non plus de puissance ou d'honneur) au cœur de l'existence sociale des individus ; d) à faire de l'imprévisibilité et de l'instabilité les conditions ordinaires de l'action...

En discutant avec les uns et les autres des *fellows* et pour essayer de contribuer à l'esprit et à la dynamique de l'IEA, j'en suis ainsi venu à proposer la mise sur pied d'un cercle de réflexion autour de la thématique de l'action et de l'incertitude, en esquisant une problématisation assez large pour permettre à chacun-e des collègues intéressé-e-s de se l'approprier et d'y inclure ses préoccupations avec le projet de déboucher sur un colloque organisé ensemble à l'IEA en fin d'année académique. Un court texte de lancement a servi de base aux premières réflexions et discussions.

« Inquiétude, risque, vulnérabilité. Complexité, pluralité, diversité. Imprévisibilité, labilité, virtualité... Le vocabulaire contemporain regorge de notions qui, chacune à sa manière, rend compte d'univers, qu'ils soient politiques, scientifiques, sociaux ou professionnels, marqués par une certaine « anomie », par une certaine « dérégulation », par un certain affaiblissement des cadres normatifs, par une certaine ouverture des fins. Cette transformation majeure relève tant de changements objectifs, technologiques ou sociaux, que de modifications symboliques de notre être-au-monde. L'ouverture abyssale de la génétique et des nano-technologies, au même titre que les grands bouleversements géopolitiques et l'abandon du rêve prométhéen de maîtrise du monde nous font redécouvrir l'incertitude comme paramètre central de nos existences.

Les sciences humaines et sociales, même quand elles se sont éloignées d'un positivisme primaire, se sont construites sur les idées de stabilité et de prévisibilité ; elles ont recherché des régularités, à défaut de lois. Même quand elles se sont efforcées de penser le changement, elles se sont astreintes à dégager les cadres sociaux qui le rendaient possible. Les voilà bien déroutées. Il leur faut revoir leur logiciel analytique. Il leur faut revoir le noyau dur du paradigme sur lequel elles se sont développées. Il leur faut apprendre à penser ce qu'est vivre avec l'incertain, c'est-à-dire décider et agir dans des contextes faiblement normés, aux fins ouvertes, chargés de paradoxes. Décider ne peut plus simplement consister à trouver l'agencement moyens-fins le plus optimal. Agir ne peut plus simplement être suivre son intérêt (agir stratégique) ou respecter la norme (agir conforme).

Qu'est-ce que décider sans bases solides, dans la complexité et dans le flou ? Qu'est-ce qu'agir sans confiance pré-établie en des institutions, en l'absence de normes stables ? En quoi la précaution, la prudence, la souplesse, la réversibilité deviennent-elles des ressources facilitant (et des contraintes limitant) la décision et l'action ? En quoi l'instauration de formes diverses de délibération aide-t-elle à affronter des dilemmes insolubles ? En quoi la sagesse pratique ou la réflexivité peuvent-elles servir de principe de guidance de l'action ? La liste des interrogations n'est pas close. Au contraire même, le champ en semble bien large, le problème serait plutôt d'en circonscrire le périmètre ».

Pour tenter d'éclairer tout ce champ d'interrogation, une série d'ateliers – mobilisant une douzaine de chercheur-e-s résident-e-s de l'IEA appartenant à des champs disciplinaires aussi distincts que l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, la littérature, la philosophie, le droit, l'hellénistique ou l'architecture – a été mise sur pied dans le but 1) de tracer le périmètre d'une réflexion collective et de mieux connaître les préoccupations de chacun-e en la matière ; 2) de présenter les particularités d'une entrée disciplinaire spécifique croisant la thématique générale et les travaux de recherche de chacun-e, discutée et mise en perspective par les autres *fellows* ; 3) de construire un séminaire sur invitation de deux jours sollicitant la contribution de chercheur-e-s issu-e-s des réseaux personnels respectifs.

Quatre axes spécifiques d'interrogation du rapport entre action et incertitude ont ainsi émergé au cours de cette réflexion collective et ont scandé la dynamique intellectuelle qui a présidé à l'organisation du séminaire final. Chaque participant aux ateliers a été ainsi invité à solliciter une personne-



ressource dans son champ disciplinaire ayant apporté une contribution originale sur la question de l'incertitude, quel qu'en ait pu être l'objet, la nature ou la perspective. Ces spécialistes disciplinaires ont ainsi pu présenter en profondeur leurs acception et mobilisation de l'incertitude dans leurs travaux lors d'un exposé introductif qui a fait l'objet d'une discussion croisée par deux membres du groupe de réflexion initiale qui appartenaient à deux autres champs disciplinaires. Ce moment de travail intellectuel collectif s'est avéré véritablement fructueux, produisant des enrichissements transverses et des interrogations nourries sur les présupposés scientifiques et disciplinaires de chacun-e des participant-e-s ; il a été complété par une table-ronde réunissant une juriste, un médecin et un informaticien dans le but de rendre compte des enjeux concrets qu'il-elle-s rencontraient dans l'exercice concret de leur activité. Ces axes ont été repris dans le présent ouvrage et en structurent l'organisation.

### **Penser l'incertain**

À première vue, l'incertitude peut apparaître comme un facteur perturbant les repères sémantiques, cognitifs, normatifs, idéologiques et symboliques habituellement convoqués lorsque l'individu est amené à agir. Sans ignorer cette dimension troublante et parfois éprouvante, il convient de se demander, néanmoins, si, envisager l'incertain uniquement sous l'angle de la défaillance de connaissance, qu'un effort cognitif et épistémique pourrait résorber, n'est pas un leurre, voire une impasse. L'enjeu n'est-il pas aussi de déterminer comment, dans la prise de décision, dans le fondement des institutions, dans une conduite de l'action qui satisfait pleinement l'agent, l'incertain joue un rôle qui, tout en contraignant l'agir, en développe, également, les potentialités ?

Jean-Pierre Dupuy propose de s'interroger sur l'indétermination qu'il conçoit comme la forme radicale de l'incertain. Pour dépasser la notion d'incertitude formulée par l'économiste américain Frank Knight reposant sur la distinction entre le risque, appréhendable en termes de probabilités, et l'incertain, irréductible au calcul des chances, il propose de s'appuyer sur le concept d'indétermination au sens où le physicien quantique Werner Heisenberg l'a formalisé avec son principe d'*Unbestimmtheit*. Le probable repose sur la disjonction entre futurs possibles – il y aura demain une bataille navale ou il n'y en aura pas ; l'indéterminé, lui, doit se penser en termes de superposition

entre états contraires : le malheureux chat de Schrödinger est à la fois mort et vivant tant qu'on n'a pas observé son état. L'essentiel de sa contribution illustre cette idée par l'exemple de ce qu'on a appelé, en multipliant faute de mieux les oxymores, la « guerre froide » ou la « paix nucléaire », et en tentant d'éclairer le paradoxe central de la dissuasion nucléaire : comment expliquer que, pendant plus de quarante ans, deux superpuissances se soient constamment menacées mutuellement d'anéantissement nucléaire sans que celui-ci ne se produise ?

François Dingremont, quant à lui, centre son propos sur l'incertitude stochastique en tant qu'elle apparaît aussi bien dans les cosmologies de la Grèce ancienne que dans la pensée chinoise traditionnelle comme une « chance » pour une action efficace. Il revient ainsi sur deux manières « modernes » de qualifier l'incertitude, manières qui, possiblement, influent sur les modes d'agir vis-à-vis d'elle : a) l'incertitude épistémique, qui entraîne une action cognitive visant à combler, par la science, le « trou » de connaissance ; et b) l'incertitude systémique, due à une défaillance originelle du système, maîtrisable par un calcul statistique sur les probabilités de réapparition et d'extension de la défaillance. Ces deux premières formes d'incertitude, définies comme défaillances, appartiennent à ce que Platon caractérise comme le champ épistémique du savoir, qu'il oppose, comme Aristote, au stochastique qui appartient au champ de la *doxa*, des savoirs conjecturaux sur des réalités instables. Il souligne parallèlement l'actualité de l'art conjectural en prenant l'exemple de la traduction telle que la problématise aujourd'hui Barbara Cassin en tant que « relativisme conséquent » choisissant entre diverses approximations, tout en attirant l'attention sur les dangers d'un éloge aveugle de l'incertain et sur les injonctions contradictoires qu'il peut produire.

Lorenzo Vinciguerra chemine de son côté dans la géométrie des passions à l'Âge classique en examinant la rectification du labyrinthe qui s'opère alors. Issu de la révolution scientifique, le rationalisme du XVII<sup>ème</sup> siècle procède à une refonte de la métaphysique pour repenser les savoirs, la morale et la politique. Aussi la nouvelle géométrie des passions qui se dessine aspire-t-elle à éclairer l'action sur des bases certaines. Les conduites humaines ne s'en trouvent pour autant pas moins exposées aux aléas et aux incertitudes de l'expérience. Entre l'ancien et le nouveau paradigme, il invite à prendre la mesure

de l'écart entre cette nouvelle cartographie des passions et l'effectivité des actions telles qu'elles sont vécues dans les méandres des passions.

Paolo Heritier examine en profondeur l'institution fictive du certain en reconsidérant, grâce au contrepoint fécond que lui procure l'œuvre de Giambattista Vico, la thèse du fondement fictif des institutions (langage, marché, droit, science) à partir de l'évolution de la notion de *fictio iuris* en droit romain et canonique vers le concept de personne juridique. Son argumentation porte, de manière synthétique, sur trois grands domaines d'action politique : la relation entre la science et le droit, la temporalité de l'action et la normativité sociale. La distinction entre prévision et précaution dans les casuistiques de l'écologie et des biotechnologies lui sert d'exemple pour mettre en lumière la différence entre institution juridique du certain et institution scientifique du certain. L'analyse de la normativité qui en résulte pose la question du fondement incertain et symbolique, donc institutionnel, de la certitude politique et sociale. Le phénomène normatif témoigne, à ses yeux, du renversement de la conception moderne de la relation entre le certain et l'incertain.

### Conjurer l'incertain

Face aux appréhensions dues à des situations d'incertitude se trament des formes d'action en vue de conjurer les risques qui lui sont liées. La finalité des démarches adoptées est d'anticiper les menaces potentielles d'un futur non réalisé et de construire des schèmes d'action susceptibles d'en circonscrire les effets ou de les contourner. Devant l'incertain, il convient, avant d'agir, de contenir le risque ou de provoquer la chance. Il faut fermer le jeu des possibles et resserrer les marges de l'action. Il faut, en d'autres termes, limiter le spectre d'une action ouverte, à tout le moins d'en réduire les effets délétères tant en termes de responsabilité pour les acteurs afin de préserver leur capacité d'action et leur volonté à agir que d'en limiter les conséquences néfastes pour la collectivité afin de ne pas engager de dégâts irréversibles. Tout un ensemble de dispositifs symboliques et techniques, allant de la prière au rite divinatoire en passant par la planification, le calcul de prévisibilité ou le principe de précaution, selon les configurations sociétales, ont ainsi été institués à cet effet.

Danilo Martuccelli consacre sa contribution à la nature et aux formes d'institutionnalisation des limites de la réalité que se donnent les sociétés à

différents moments de leur histoire. Toute société trace en effet une frontière entre le possible et l'impossible. Après un rappel de la mise en œuvre de cette frontière par la religion et la politique, l'essentiel de sa réflexion se centre plus particulièrement sur le régime de réalité actuellement hégémonique, l'économie, et sur celui qui est en train de le défier et peut-être de le supplanter – l'écologie. Chemin faisant, il explore de nouveaux territoires de la critique tout en proposant une interprétation historique particulière de l'incertitude dans le monde contemporain. Il aborde ainsi, d'une manière quelque peu paradoxale, l'horizon de nos possibles qui, tout en nous contraignant et parce qu'il nous contraint, nous fait acteurs en société.

André Larceneux, en étudiant les rapports entre incertitude et environnement, nous invite à nous interroger sur la possibilité même de connaître en ce domaine sensible que sont les risques « naturels » où prévoir semble pourtant vital. La prise en compte des catastrophes environnementales majeures est souvent analysée comme la conséquence de la liaison d'un aléa naturel et d'une vulnérabilité sociale et humaine. Ces deux composantes relèveraient de modèles statistiques différents. Toutefois leur combinaison entraînerait un effet global non probabilisable, et donc non assurable. L'incertitude absolue qui en résulte nécessite l'introduction d'un « principe de précaution », principe qui constituerait un guide d'action contrainte par « l'état de la connaissance scientifique » disponible à un moment donné pour les décideurs. Or les raisons de cette connaissance, supposée être insuffisante, semblent alors relever de la responsabilité des chercheurs eux-mêmes, sur lesquels pèse le poids de cette incertitude. Pourtant, c'est dans la structure même des phénomènes observés qu'il faut chercher les causes de cet « état de la connaissance scientifique », avec la mise en évidence des dynamiques chaotiques où les effets de seuil jouent un rôle décisif. Ainsi, les fameux « 2 degrés », cible des politiques climatiques, sont un bon exemple des questionnements épistémologiques adaptés aux problèmes environnementaux.

Ammara Bekkouche s'intéresse, pour sa part, à la prise en compte de l'incertitude dans la planification urbaine, notamment autour de cet objet particulier que sont les espaces verts urbains. Face aux problèmes environnementaux dus à l'urbanisation, se dessine un avenir de plus en plus incertain de la fonction régulatrice des écosystèmes (espèces végétales, sécheresse, érosion, système hydrologique...). Cette incertitude, accentuée par les changements

en cours (climatiques, sociaux, politiques, économiques, paradigmatiques), exhorte à l'action pour la conjurer en vue d'atténuer les perturbations qui affectent les milieux humains. À ce titre, la planification urbaine anticipe des projets d'aménagement spatial en fonction du contexte et des besoins escomptés. Pour autant, des décalages entre les prévisions établies et les réalités du vécu, mettent en doute les prescriptions affichées en amont. L'observation concerne particulièrement les espaces verts dont la vulnérabilité avérée est l'expression de la relation qu'une société entretient avec son environnement. Leur prise en compte en tant que facteur de résilience dans le processus de planification, implique une vision en mesure d'articuler des *trajectoires d'adaptation relevant à la fois du physique et du phénoménal, de l'écologique et du symbolique*, pour reprendre une formule d'Augustin Berque.

Roberte Hamayon, prenant appui sur l'exemple des peuples sibériens, renverse la perspective usuelle du rapport à l'incertain, en avançant que ne pas savoir peut être aussi ce qui pousse à oser, et propose de lier analytiquement indétermination, chance et responsabilité. Il est courant d'opposer l'« économie de subsistance » aux formes productives ou organisées d'économie, plus sécurisantes puisque, le gibier ne pouvant être « produit », l'incertitude est une donnée fondamentale de la vie de chasse, rendant les peuples chasseurs de la forêt sibérienne responsables de leur propre « chance », capables de s'adapter et d'innover. Elle nous invite ainsi à voir leurs actions rituelles, exprimées par des verbes signifiant « jouer », comme des moyens visant à obtenir des résultats dans le registre virtuel.

Danouta Liberski-Bagnoud examine, quant à elle, le statut et la fonction de l'aléatoire dans les procédures divinatoires. La divination est l'une des plus anciennes institutions dont se sont dotés les hommes pour aider à la prise de décision quant à la conduite à tenir, l'action à mener, dans des situations d'incertitude. Dans les sociétés au sud du Sahara, questionner l'oracle est une pratique aussi courante que populaire. Les aléas de l'existence (maladie, mort, malheur, échecs répétés), les projets de vie (déménager, voyager, entreprendre, obtenir), la conduite d'un rite, sont autant de situations qui déclenchent la nécessité de consulter l'oracle. Les techniques divinatoires africaines sont extrêmement variées et multiples, mais toutes laissent une place à ce que nous appelons en Occident de l'aléatoire (tirage au sort, jet d'objets, lancer de cauris, « écriture » automatique, etc.), mais que les usagers appréhendent

comme la marque du message oraculaire. En prenant appui sur deux techniques très différentes (la géomancie et la divination par le bâton) qui ont court au Burkina Faso, Danouta Liberski-Bagnoud reprend et prolonge l'hypothèse construite par l'ethnologue Michel Cartry selon laquelle cette place laissée à des figures aléatoires sur lesquelles le devin et, le cas échéant, le consultant vont devoir régler des schèmes d'action permet tout à la fois de rendre unique la célébration d'un rite et d'y inclure le manque (ce que l'aléatoire n'aura pas retenu).

Enfin, Alfonsina Bellio se questionne sur ce que révèle l'étude du fait religieux en Italie du Sud et se demande si l'on a à faire à de la vulnérabilité historique ou à de l'incertitude ontologique. Le besoin de réconfort, ainsi que l'idée de malaise social et historique, sont souvent des éléments émergents dans les enquêtes autour des formes de prophétie, médiumnité et voyance en Italie du Sud. Dans les questions et les demandes des acteurs sociaux, en filigrane, il est possible de lire leurs anxiétés et leurs préoccupations, qui évoquent les images sociales et historiques de la vulnérabilité. Quels sont les besoins qu'on exprimait par le passé, quels sont les besoins contemporains ? Quelles formes d'incertitudes affectent nos sociétés contemporaines ? Sa contribution aborde ces questions à partir de cas de terrain et, en même temps, dans le sillage des études italiennes autour du fait religieux. Elle souligne, *in fine*, combien nous sommes confrontés à des mondes contemporains où la quête de réponses provenant des mondes invisibles à l'incertitude, loin d'avoir disparu, est même de plus en plus présente. Une « crise de la présence » continue, selon la notion d'Ernesto de Martino, affecte ainsi nos sociétés aussi « furieusement religieuses » que toujours.

## Habiter l'incertain

La question de l'incertitude d'habiter décline les interrogations sur notre présence au monde et partant à nous-mêmes. En effet, la pensée de l'incertitude, telle qu'elle se déploie à travers différents modèles épistémologiques, doit être complétée par une approche, quasiment incarnée, des situations d'incertitude. Que nous nous trouvions confrontés ou complétés par des outils et des technologies englobantes ou parfois intrusives remet en cause une certaine façon d'habiter le monde. Le façonnage scientifique et technologique concerne en effet les usages et les pratiques de l'homme, mais il modifie également

profondément son environnement de pensée. Si nous concevions hier nous trouver confrontés à une entité que nous nommions la nature, dont nous faisons partie comme objet d'étude, nous sommes aujourd'hui devant un environnement largement traversé/constitué par les savoir humains jusqu'à un degré où l'artificialité devient notre nouvelle nature. Le développement des modèles scientifiques et la transformation progressive du monde en ses données ne sont pas venues pourtant à bout d'une certaine opacité qui constitue *in fine* ce qui nous appartient de la manière la plus intime. Dans ces conditions, c'est notre identité et notre présence au monde qui se trouvent devoir être envisagées à nouveaux frais.

Jacques Gilbert, tout d'abord, s'interroge sur l'incertitude de l'ici en repartant d'une question souvent posée et entendue au téléphone : « T'es où ? ». Comment répondre ? La question de savoir si on est « ici » ou « là » se dit en français entre deux modes de proximité, la première comme présence à soi est pratiquement tautologique, la seconde comme présence relative à la présence d'un autre énonce un certain éloignement et rend possible une certaine forme de récit comme parcours vers ce « là » qui se donne dans sa dimension téléologique d'une destination possible. L'informatique ubiquitaire, doublée des dispositifs de simulation de présence au monde (réalité virtuelle et réalité augmentée), étend les limites de notre présence à un réseau de relations multiples et duplique les modalités de notre présence. Ce faisant, notre topologie intime et « extime » se trouve modifiée au risque d'une présence fantomatique et fétichisée, la « chair triste » comme l'écrit Stéphane Mallarmé, hyperinformée et connectée. À moins que ne s'élaborent les nouvelles conditions d'une opacité renouvelée.

Claus Halberg s'intéresse à ce qui fait que l'on peut avoir foi en les choses et, plus largement, en le monde en ouvrant la discussion entre une perspective phénoménologique et une perspective neuro-cognitiviste. La philosophie moderne est communément considérée comme ayant débuté avec René Descartes, dans la première moitié du XVII<sup>ème</sup> siècle, et son projet d'identifier un fondement solide sur lequel faire reposer toute croyance, toute action et, *in fine*, l'entier de l'existence humaine. À cette fin, il applique sa fameuse procédure du doute méthodologique afin de libérer son esprit de l'engagement de toute croyance à propos de laquelle on ne peut entretenir même le moindre degré d'incertitude de façon à atteindre le fondement d'une absolue

et irréfutable certitude à partir de laquelle il est possible de reconstruire l'entier de la connaissance. Bien qu'elle soit régulièrement considérée par de nombreux philosophes et scientifiques contemporains comme une métaphysique d'un autre âge, l'usage méthodique du doute demeure une part de la logique de raisonnement de nombre de philosophie et des sciences de l'esprit contemporaines. Il faut dès lors se pencher sur la contribution de deux penseurs du XX<sup>ième</sup> siècle, à savoir Maurice Merleau-Ponty et Ludwig Wittgenstein, qui partagent un scepticisme commun envers le scepticisme comme point de départ de l'enquête philosophique sur la condition humaine. En posant une convergence de perspective entre ces deux penseurs – l'un se centrant sur la perception, l'autre sur le langage – on peut alors voir émerger des interrogations sur la certitude comme mesure de la perspicacité philosophique. Il est aussi possible d'apercevoir une vertu éthique potentielle et une sagesse édifiante reposant dans l'acceptation de la condition d'avoir à vivre sans fondements ultimes.

Béatrice Parance se penche, de son côté, sur les risques incertains en matière de santé et d'environnement et aux façons dont le droit tente d'y faire face. Le système juridique n'a pas en effet pour seule finalité d'appréhender et de réguler les relations entre les individus, il s'intéresse aussi aux liens des individus avec l'environnement qui les entoure. Les nouvelles connaissances scientifiques et les nouvelles technologies, si elles sont porteuses de progrès, génèrent aussi de nombreux risques qui deviennent de plus en plus difficiles à maîtriser (organismes génétiquement modifiés, nanomatériaux, substances chimiques...). De plus, les enjeux économiques liés au développement de ces marchés parasitent les prises de position politiques. Face à ces défis, le droit recherche alors de nouvelles pistes d'adaptation, *ex ante* pour réguler les phénomènes et *ex post* pour les sanctionner en cas d'insuffisance de la réglementation.

Marc Chopplet, quant à lui, repartant de sa propre expérience de recherche, s'attache à exemplifier trois terrains des incertitudes contemporaines, les nouvelles technologies, la formation aux métiers de demain et le transfert des connaissances, dans lesquels les experts, en tant qu'absorbateurs d'incertitude, ont tenté de produire des certitudes notamment par leur capacité de mise en récit et de production de sens, autorisant de ce fait l'action en balisant un cadre cohérent d'action. L'incertain, loin d'être un frein, devient



alors un moyen de cette activité prospectiviste en invitant à construire des voies optimales, à dessiner des scénarii catastrophes et/ou à projeter des imaginaires désirables. Le temps de l'incertitude est en ce sens un temps de la projection et un temps de la délibération, c'est un temps ouvert que, progressivement, l'action va refermer.

Anne Dubos, en revenant sur ses pratiques de recherche et d'écriture de création, examine les motifs de l'aléatoire dans les études de la performance. Le motif, la forme que peut prendre une action en mesure à son efficacité, est au cœur de ses interrogations. Comment en effet inscrire sur papier une forme vivante sans la couper de son essence première, la vie ? Et ce, doublement. En tant qu'artiste, d'une part, elle est appliquée à la perception ; son système sensible est son premier outil, qu'il soit technique ou épistémologique. En tant qu'anthropologue, d'autre part, elle cherche à comprendre le geste pris dans des motifs de forme : différence, répétition, errance. Car partir sur le terrain, en Inde en l'occurrence, suppose avant tout de partir sans rien savoir, de sortir des cadres apparaissant alors inadaptés pour saisir un objet mouvant tel que le théâtre indien et sa gestuelle. L'intégralité de cette recherche anthropologique s'est alors transformée selon des modalités inspirées par une pratique artistique, menée via le principe d'incertitude promu au statut de méthode. Anne Dubos envisage ainsi la question de la forme comme celle d'une croissance, d'une poussée méthodologique rythmique et organisée, selon des motifs non perceptibles pour la rationalité pensante, qui cependant font sens pour toute humanité. Car, pour elle, c'est au cœur de l'incertain que l'on trouve encore les réponses les plus justes, face à la fragmentation du sens engagé par les cynismes contemporains.

### **Travailler (avec) l'incertain**

Dans toute profession, la question de l'incertitude se pose dans la relation à l'action, quand il s'agit de prendre une décision ou d'orienter une direction. Au cœur de leurs pratiques quotidiennes, les professionnels entretiennent une relation nourrie avec l'incertitude à travers les choix et les avis qu'ils sont amenés à prendre ou à donner. Dès lors toute une série de questions émergent : 1) de nature institutionnelle : Quel poids ont les technologies, les protocoles ou les procédures, les savoirs face à l'incertitude ? Quel rôle joue le facteur

humain dans cette incertitude ? Quelle contribution a l'encadrement institutionnel pour réduire l'incertitude dans l'exercice professionnel ? ; 2) de nature déontologique : Quelle est la part d'incertitude considérée comme professionnellement acceptable ? Quels sont les critères d'acceptabilité de cette incertitude ? Comment le seuil de ce qui est recevable ou non est-il choisi ? ; et 3) de nature socio-culturelle : Quelles sont les attentes du public face à l'incertitude ? Comment ces attentes ont-elles changé au fil du temps ? Qu'est-ce que leur public considère comme acceptable ou non acceptable par rapport à l'incertitude ?

Claude Jard revient sur une pseudo-évidence, l'idée que science informatique et déterminisme ne font qu'un et donc que la première ne connaît donc pas l'incertitude. Il s'attache ainsi à montrer, à partir de quatre exemples (la question de la décidabilité informatique des problèmes, la chasse au « bug » et la garantie des logiciels, le non-déterminisme et l'algorithmique probabiliste), comment les informaticiens sont aussi confrontés à l'incertitude. Il en déduit, entre autres, une incidence forte : la difficulté de prouver que les programmes informatiques sont corrects et donc les risques engendrés par une informatisation croissante de notre environnement.

Sonia Desmoulin-Canselier se penche sur la relation ambivalente entre l'incertitude et le droit : le droit travaille avec et contre l'incertitude. Il paraît ainsi paradoxalement tout aussi juste de décrire le droit comme une activité de conjecture et d'ordonnancement postulant une incertitude, que comme une entreprise de réduction de celle-ci. Loin d'opposer un droit statique et univoque face à la fuyante et multiforme incertitude, cette contribution montre l'œuvre normative juridique dans son rapport ambivalent à l'incertitude. Elle illustre, à partir de quelques exemples (organismes génétiquement modifiés, nanotechnologies et perturbateurs endocriniens), comment le droit *travaille* pour lutter contre les effets néfastes de risques incertains, mais aussi comment il est *travaillé* par la lutte contre l'incertitude, au point de donner parfois une impression de précarité et de devenir à son tour une source d'inquiétude. À un point tel, qu'il est possible de se demander si, aux confins de la lutte contre l'incertitude, ne point pas la fin du juridique.

Jérôme Connault nous rappelle que, malgré les progrès considérables de la médecine, tant dans le diagnostic que dans le traitement, l'incertain reste une des contraintes majeures de l'expérience médicale. Celui-ci se tient

aujourd'hui en plein cœur de deux registres centraux de l'exercice professionnel, la décision et la relation au patient. Comment décider donc en contexte d'incertitude ? Question classique certes, mais qui n'en demeure pas moins indépassable ? Entre la recherche toujours plus poussée de certitude par l'engagement dans de nouveaux examens et la sollicitation collégiale de l'avis d'autres professionnels, l'écart est grand, mais la quête est la même : chercher à fonder sa décision et, surtout, chercher à comprendre ce qui la fonde. L'interaction avec le patient représente un autre pan considérable de l'incertain pour le corps médical. La responsabilisation du patient, avec au plus loin la recherche de son consentement éclairé, et la quête d'information que celui-ci mène en parallèle viennent en effet complexifier la donne du diagnostic comme du traitement. Et, *in fine*, la pratique professionnelle médicale, face à cette incertitude renouvelée, oscille entre risque de souffrance accrue et supplément d'âme pour le médecin.

Mauro Turrini revient sur l'incertitude médicale et sur les façons dont le corps médical, mais aussi les patients, la considèrent aujourd'hui. L'incertitude médicale est un sujet sociologique qui remonte aux années cinquante, mais qui est de plus en plus actuel. L'innovation technoscientifique, au lieu de réduire l'incertitude épistémique de la médecine, l'a augmentée en multipliant les signes disponibles au médecin. L'incertitude relationnelle, quant à elle, a été compliquée par la fin du paternalisme médical, qui a fait des patients des acteurs de la santé, capables de remettre en question les décisions médicales. Ainsi, par exemple, la montée en puissance de l'usage clinique des tests génétiques pour les facteurs prédisposant à une pathologie de la coagulation (thrombose ou embolie) ne nous montre pas seulement la complexité nosologique apportée par la caractérisation génomique, mais aussi la revendication à la connaissance du côté de la population qui se perçoit de plus en plus comme sujet asymptomatique.

### **Agir dans l'incertain**

Par-delà une interrogation sur les enjeux définitionnels ou sur les aspects étiologiques de l'incertitude, demeure ce que le fait de ne pas savoir et de ne pas pouvoir prévoir fait au fait d'agir, i.e. la façon dont l'action se trouve affectée par l'incertain dans sa nature comme dans ses modalités. En portant l'accent sur la fonction structurante du contexte, il ne faut pas pour autant tomber

dans une dichotomie simplificatrice – tous les contextes présentent une certaine forme d'ouverture. Il convient davantage de se pencher sur les formes d'incertitude qui naissent de situations à l'intersection de catégories délimitées, qui s'alimentent de l'entre-deux et de l'ambiguïté, qui se déploient dans le flou et l'équivocité. Dans tous ces contextes (ouverts, opaques, flous, liminaux, incertains...), l'action stratégique trouve ses limites en l'absence de buts pertinents et de ressources perceptibles, et dans la difficulté de s'appuyer sur une claire présence des règles du jeu. Pour autant, l'action ne peut être purement et simplement tactique ou ne relever que de la seule réaction. Dès lors, agir dans l'incertain, agir sans savoir en quelque sorte, oblige à s'attarder sur d'autres registres d'action supposant d'intégrer un autre rapport au temps que le seul temps linéaire, une mobilisation des affects à côté ou en lieu et place de la rationalité instrumentale, un principe de sécurisation avant un registre de transformation, des soucis de reconnaissance davantage que des logiques d'efficacité.

Pierre Musso propose de mettre en avant la problématique de la décision pour articuler les notions d'action et d'incertitude. Il se centre tout d'abord sur le concept philosophique d'action, incluant l'éthique et le discours sur l'action ainsi que l'action prudente chez Thomas d'Aquin. Il examine ensuite de la question de l'incertitude : 1) en économie et management, avec la figure de l'entrepreneur allant de Richard Cantillon à Frank Knight en passant par Jean-Baptiste Say ; 2) en sociologie, avec les travaux de Pierre-Michel Menger pour souligner les trois composantes de l'incertitude : la temporalité, la causalité et la continuité ; et 3) dans le champ technoscientifique, avec la centralité de l'incertain – la connaissance et la science ne garantissent plus contre l'incertain ce qui suscite des controverses et appelle le principe de précaution. Il ouvre, *in fine*, sur la problématique de la décision et sur le surcode comme articulation des deux concepts d'action et d'incertain chez Lucien Sfez qui permettent d'asseoir une critique de l'idéologie cartésienne de la décision rationnelle, libre et linéaire, et d'envisager la décision de « l'homme aléatoire » et le surcode comme multi-rationalité et temporalité non-linéaire.

Mahua Sarkar se penche sur le contrat de travail temporaire transnational en tant que risque et sur les formes d'action que peuvent développer les travailleurs migrants dans ce cadre. Le travail transnational temporaire sous

contrat et la migration circulaire organisée drainent chaque année des millions de travailleurs des parties les plus pauvres du monde vers les économies les plus riches, cherchant de meilleures opportunités économiques et sociales. Imposant de longues périodes répétées de séparation des familles d'une part, et n'ouvrant pratiquement aucune perspective d'établissement à l'étranger, d'autre part, cette forme de mobilité de long séjour est fondamentalement lourde de conséquences, générant de l'anxiété, des risques et de multiples vulnérabilités aux différentes formes d'exploitation. Elle enferme aussi généralement les travailleurs migrants dans une zone grise incertaine entre « travail libre » et « travail contraint ». Mahua Sarkar nous convie à plonger dans l'histoire de vie de jeunes migrants bengalis pour explorer les incertitudes spécifiques qui façonne cette force de travail global. Elle s'attache également à dégager les stratégies par lesquelles ces jeunes migrants, à peine sortis de l'adolescence, négocient, dans l'incertitude, l'intense pression et les multiples responsabilités qui leur sont imposées.

Nühket Sirman nous plonge dans la vie quotidienne des Kurdes de Mersin, marquée par la pauvreté, l'exclusion et la répression. Elle montre comment la conséquence phénoménologique de cette vie peut être résumée en l'expression « attendre une prochaine vie » où la « prochaine » peut être empreinte d'une profonde infortune sur laquelle les acteurs n'auront aucune prise. Elle appelle « liminalité » cette expérience d'attente pendant laquelle la temporalité normale est suspendue et où toutes les actions prennent des significations et ont des conséquences que l'on peut décrire comme une intensification de la normalité. Elle décrit les modes de vie dans ces conditions en termes de balancement entre accroître l'incertitude pour avoir plus de flexibilité et accroître la certitude par l'établissement de liens sociaux qu'il est possible de contrôler. La question finale, dès lors, renvoie aux relations entre les formes d'action en contexte de certitude et en contexte d'incertitude. En d'autres termes, quelle est la relation entre agir et attendre ? Pouvons-nous dire que le second précède le premier ou qu'il le rend possible ? Ou, attendre est-il une autre forme d'action ou un autre groupe d'actions (regarder, écouter, donner du sens, évaluer) présentant une forme différente d'intensité et de présence corporelle.

Mathias Boukary Savadogo, pour éclairer cette question de l'action en contexte incertain, prend appui sur la posture des marabouts dans l'environnement colonial. Les soulèvements, menés par les leaders musulmans africains, contre la conquête au début du XIX<sup>ième</sup> siècle, ont été violemment neutralisés par la supériorité militaire française. À partir de ce moment, l'espace ouest africain est sous la domination politique de « l'infidèle », du « kafr », qui s'engage alors dans une démarche de contrôle total de ses nouvelles possessions. La logique centralisatrice qui guide ce vaste projet installe un environnement incertain pour les « descendants » et les « héritiers » des marabouts combattants. L'agir de ces derniers oscillera entre les dispositions légales de l'arsenal islamique et les réalités du terrain.



**Penser l'incertain**





# L'indétermination, forme radicale de l'incertain. Le cas de la dissuasion nucléaire

Jean-Pierre Dupuy

On tente de donner forme et substance à l'idée d'incertitude radicale en recourant au concept d'indétermination au sens où le physicien quantique Werner Heisenberg l'a formalisé avec sa *Unbestimmtheitsrelation*, qu'il ne faut pas traduire par « principe d'incertitude » mais « relation d'indétermination. » Le plus ou moins probable repose sur la disjonction entre futurs possibles – il y aura demain une bataille navale ou il n'y en aura pas –, l'indéterminé doit se penser en termes de superposition d'états contraires : le malheureux chat de Schrödinger est à la fois mort et vivant tant qu'on n'a pas observé son état.

On n'échappe pas à la métaphysique, discipline rationnelle, lorsqu'on aborde ces sujets. On va illustrer des développements inévitablement arides par l'exemple de ce qui a été appelé la « guerre froide » en tentant d'éclairer le paradoxe central de la dissuasion nucléaire : comment expliquer que pendant plus de quarante ans deux super puissances se soient constamment menacées mutuellement d'anéantissement total sans que celui-ci ne se produise. Ces lignes sont écrites au cœur de l'été 2017, alors que l'escalade verbale entre Donald Trump et Kim Jung Un semble nous replonger en plein cœur de cette folie partagée que l'on a nommée MAD (pour *Mutually Assured Destruction*). Comment penser le type d'incertitude qui s'attache au scénario apocalyptique d'un conflit nucléaire, telle est la question dont traite ce texte.

## De la différence entre temps du projet et temps de l'histoire

Comme souvent en métaphysique il est utile de partir de la question ancienne de la compatibilité entre le déterminisme et le libre arbitre telle qu'elle a été posée à nouveaux frais par des philosophes comme David K. Lewis et Robert

Stalnaker, lesquels ont repris, chacun à sa façon, la théorie des mondes possibles issue de la métaphysique de Gottfried Leibniz <sup>1</sup>.

David K. Lewis appelle déterminisme modéré (*soft*) la doctrine selon laquelle « on agit parfois de façon libre en faisant ce que l'on est prédéterminé à faire ; et que dans ce cas on est capable d'agir autrement qu'on le fait même si l'histoire passée et les lois de la nature déterminent qu'on n'agira pas autrement. » Il définit alors le compatibilisme comme « la doctrine selon laquelle le déterminisme modéré peut être vrai » <sup>2</sup>.

Appelons C l'état du monde au temps  $t_1$ . On a :

A1: C était le cas à  $t_1$

Soit un sujet S dont l'action x à  $t_2 > t_1$  est déterminée par les lois qui gouvernent son monde selon :

A2 : Si C était le cas à  $t_1$  alors S fait x à  $t_2$

De A1 et A2 on déduit par modus ponens :

A3 : S fait x à  $t_2$

Peut-on faire x librement alors qu'on est prédéterminé à le faire ? Pour défendre le déterminisme modéré il est toujours utile de partir de ou des arguments de ceux qui s'opposent à cette doctrine. La thèse dite « incompatibiliste » a recours à un opérateur de nécessité noté  $\Box$  lequel, appliqué à une proposition p, affirme que p est nécessaire, c'est-à-dire qu'elle est vraie dans tous les mondes possibles. De façon plus spécifique à notre problème, nous introduisons un opérateur de nécessité  $\Box^S_t$  tel que  $\Box^S_t(p)$  signifie que p est vraie et que S n'est pas capable à t d'agir de telle sorte que, s'il agissait ainsi, p serait fausse.

1. Lewis D.K., *On the Plurality of Worlds*, Oxford, Blackwell Publishers, 1986 ; Harper W.L., Pearce G.A & Stalnaker R., *Ifs : Conditionals, Belief, Decision, Chance and Time*, Berlin, Springer Verlag, décembre 1980. Je rappelle que concernant la logique modale, étant donné une définition adéquate de ce qu'est un monde possible, on définit comme possible ce qui est vrai dans un monde possible au moins ; comme nécessaire ce qui est vrai dans tous les mondes possibles ; comme impossible ce qui est faux dans tous les mondes possibles ; et ce qui est contingent comme ce qui est possible sans être nécessaire. Dans ce qui suit je m'intéresse principalement à la théorisation élaborée par David K. Lewis, laquelle a le mérite pour ce qui concerne ma propre conceptualisation d'accorder une réalité concrète aux mondes possibles, et non comme une simple abstraction.

2. Lewis D.K., « Are We Free to Break the Laws ? » in *Theoria*, vol. 47, n° 3, 1981, p. 112.

L'argument incompatibiliste peut se formuler ainsi :

1 :  $\Box^S t_2$  (C'était le cas à  $t_1$ )

N2 :  $\Box^S t_2$  (Si C'était le cas à  $t_1$  alors S fait x à  $t_2$ )

Par *modus ponens* on déduit :

N3:  $\Box^S t_2$  (S fait x à  $t_2$ )

N1 exprime le principe de fixité du passé. N2 dit que les lois qui déterminent l'action du sujet restent les mêmes dans tous les mondes possibles que l'action du sujet pourrait faire advenir. La conclusion N3 affirme que S fait en effet x à  $t_2$ , mais qu'il ne le fait pas librement puisqu'il n'est pas dans son pouvoir d'agir autrement.

Cet argument peut-il être réfuté ? Selon la nature du problème deux possibilités s'ouvrent sans que la légitimité de l'une soit *a priori* plus forte que celle de l'autre.

a) On peut accepter N1, auquel cas on doit refuser N2. Le passé est fixe et le sujet, dont on suppose qu'il est capable d'agir autrement, a le pouvoir d'invalider la fixité de la chaîne temporelle qui lie C à x (« la loi »). Il faut bien s'entendre sur la nature de ce pouvoir. On doit avec David K. Lewis distinguer soigneusement deux interprétations :

*Version forte* : « Je suis capable de violer la loi. »

*Version faible* : « Je suis capable d'agir de telle sorte que, si j'agissais ainsi, la loi serait violée »<sup>3</sup>.

De toute évidence, il est impossible que dans notre monde le sujet puisse agir et faire que le lien entre C et x soit rompu. Cela serait contraire à l'hypothèse A2, laquelle reste bien entendu valide. La version forte est à éliminer mais non la version faible. Pour paraphraser David K. Lewis on peut dire que la manière dont le sujet est déterminé à ne pas faire autre chose que x « n'est pas d'un ordre tel que l'on puisse parler d'incapacité »<sup>4</sup>. Le pouvoir ici en cause n'est pas un pouvoir causal. C'est un pouvoir « contrefactuel ».

b) Inversement, on peut choisir de conserver N2, auquel cas il faut rejeter N1. Cette fois, on tient la chaîne temporelle A2 pour fixe (c'est-à-dire vraie dans tous les mondes possibles). Affirmer que l'agent fait x librement alors même qu'il est prédéterminé à le faire par le passé et les

3. Lewis D.K., « Are We Free to Break the Laws ? », *loc. cit.*, p. 113.

4. *Ibid.*, p. 112.

lois qui gouvernent son monde implique de lui accorder le pouvoir de changer le passé. Ce pouvoir ne peut évidemment pas être causal. Ici encore, il nous faut distinguer entre deux versions :

*Version forte* : « Je suis capable de changer le passé », ce qui serait « complètement invraisemblable », pour parler comme David K. Lewis.

*Version faible* : « Je suis capable d'agir de telle sorte que si j'agissais ainsi, le passé eût été différent de ce qu'il fut dans le monde actuel. »

Le théologien calviniste et métaphysicien analytique Alvin Plantinga défend la version faible et nomme le pouvoir qu'elle suppose « pouvoir contrefactuel sur le passé »<sup>5</sup>.

Bien que, comme je l'ai dit, ces deux façons de défendre le compatibilisme soient *a priori* aussi légitimes l'une que l'autre, les philosophes contemporains à l'instar de David K. Lewis et Robert Stalnaker se sont focalisés presque exclusivement sur la première, celle qui préserve la fixité du passé<sup>6</sup>. On peut mettre ce choix en rapport avec l'influence de la théorie du choix rationnel, à laquelle David K. Lewis et Robert Stalnaker se sont consacrés au début de leurs carrières. J'ai quant à moi exploré les ressources de la seconde approche et j'ai pu démontrer qu'elle offre une manière élégante de formaliser les propriétés qui m'intéressent en ce qu'elles sont celles de la prophétie de malheur.

Ce qu'il faut noter d'abord, c'est qu'il existe des situations dans lesquelles le pouvoir contrefactuel que possède l'agent de changer le passé l'empêche causalement d'agir d'une certaine façon<sup>7</sup>. Prenons comme exemple le cas de la promesse qui a fait l'objet de multiples cogitations depuis Thomas Hobbes

---

5. Plantinga A., « On Ockham's Way Out » in *Faith and Philosophy*, vol. 3, n° 3, juillet 1986, pp. 235-269.

6. Mon maître Maurice Allais, l'un des fondateurs de l'économie néo-classique qui fut pendant longtemps le seul Français à avoir reçu le prix Nobel, avait l'habitude de dire : « En matière de rationalité, la maxime qui sert de fondement est : *seul compte l'avenir* ». De toute évidence il ne voulait pas dire que le passé n'avait pas d'importance, simplement que le passé restera toujours ce qu'il fut et l'action présente sera bien incapable de le changer.

7. Ce paradoxe a quelque affinité avec le « paradoxe du grand-père » qui est une conséquence de l'hypothèse du voyage dans le temps. Supposons que je puisse me déplacer vers le passé et que là, je tue mon grand-père : « Je » ne serais pas. Cependant, ce paradoxe fait appel inutilement à des liens causaux, ce qui n'est précisément pas le cas du raisonnement en termes de pouvoir contrefactuel.

au moins. A  $t_1$  Marie prie Pierre de lui prêter mille euros et elle promet de s'acquitter de sa dette à  $t_2 > t_1$ . Nous sommes dans l'état de nature selon Thomas Hobbes, c'est-à-dire qu'il n'existe ni institutions étatiques ni système judiciaire ni État de droit. Les agents sont seulement mus par la recherche de leur intérêt personnel. Ajoutons que si le prêt avait lieu, il serait mutuellement avantageux.

Dans la temporalité qui maintient le passé fixe, il est immédiat que le prêt ne peut avoir lieu. En raisonnant de façon rétrograde à partir de l'horizon, on réalise avec Pierre que Marie ne tiendra pas sa promesse à  $t_2$  : elle n'a aucun intérêt à le faire. Pierre serait bien bête de lui prêter quoi que ce soit.

Les choses se passent fort différemment dans la temporalité qui tient pour fixe le lien qui unit l'action future aux conditions passées, au prix de sacrifier la fixité du passé. Supposons que Pierre soit un prédicteur omniscient capable d'anticiper les actions de Marie dans tous les mondes possibles. Si Marie tient sa promesse à  $t_2$  Pierre l'aura prévu et le prêt mutuellement avantageux se réalisera. Par ailleurs, si Marie devait se dédire Pierre l'aurait également prévu et il ne consentirait pas au prêt. On voit ici en acte le pouvoir contrefactuel que la décision future de Marie a sur celle de Pierre. Cependant, si le prêt n'a pas lieu, Marie n'est pas en position à  $t_2$  de se dédire. D'où une contradiction qui se résout immédiatement dans la conclusion que Marie ne se dédira pas si le prêt a effectivement lieu. Le prêt aura donc lieu à l'avantage de l'un et de l'autre.

On voit sur cet exemple que, dans la temporalité que nous analysons, il n'est pas vrai que l'avenir peut être n'importe quoi et cela parce que « ce n'est pas l'avenir si on l'empêche de se réaliser <sup>8</sup> ». L'avenir doit être tel que le passé qu'il détermine *contrefactuellement* ne bloque pas *causalement* sa réalisation. En d'autres termes l'avenir n'est ni ce que produisent les lois de la nature lorsqu'on les applique à des conditions initiales déterminées (prédiction) ni ce que nous faisons advenir parce que nous le voulons (prospective) <sup>9</sup>. Il est la

---

8. Citation du conte de Dick P.K., *Minority Report*, Paris, Éditions Gallimard, 2002. Ce récit illustre de façon élégante et profonde quelques-unes des idées discutées ici.

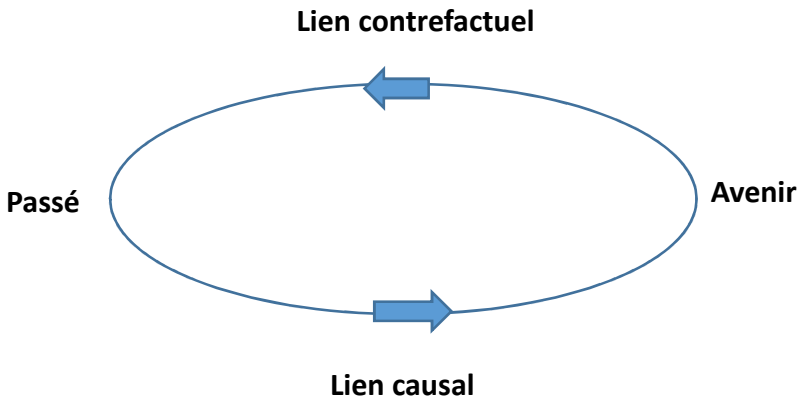
9. La prospective est une manière de se rapporter à l'avenir qui fut conceptualisée par les philosophes français Gaston Berger et Bertrand de Jouvenel à la fin des années 1950. Connue également ailleurs sous le nom de méthode des scénarios ou, d'un terme plus vague, futurologie, elle est décrite par un de ses champions actuels, Michel Godet, dans les

solution – l'une des solutions – d'une équation dans laquelle l'inconnue  $x$  – l'action à venir – apparaît des deux côtés du signe = selon la formule :

$$x = F [x]$$

comme si  $x$  s'autodéterminait elle-même.

Selon la terminologie consacrée nous dirons que l'avenir est le *point fixe* d'un certain opérateur  $F$ . Ce dernier exprime ce que sont les conséquences causales d'un passé qui est lui-même déterminé contrefactuellement par l'action future  $x$ . Le graphe suivant illustre ce qu'est ce bouclage entre passé et avenir.



Dans cette conception du temps, l'avenir est fixe, donc nécessaire, puisqu'il est lié au passé par la relation N2, proposition qui dit que ce lien est vrai dans tous les mondes possibles. Cependant, cela n'est vrai que si le passé est déterminé, ce qui présuppose que l'avenir est lui-même déterminé. En d'autres

---

termes suivants : « Tous ceux qui prétendent prédire ou prévoir l'avenir mentent nécessairement car l'avenir n'est écrit nulle part – il reste à construire. » Godet M., « Creating the future : the use and misuse of scenarios » in *Long Range Planning*, vol. 29, n° 2, avril 1996, pp. 164-171, ma traduction.

termes l'avenir est nécessaire – il a toujours été nécessaire – mais cela seulement une fois qu'il est devenu actuel. C'est là le trait essentiel dont nous avons montré qu'il caractérisait la métaphysique de la prophétie de malheur <sup>10</sup>.

### **Sur la multiplicité des métaphysiques et le choix de la plus adéquate**

L'indétermination du passé tant que l'action n'a pas eu lieu jointe à la nécessité de l'avenir dès que l'action a eu lieu définissent une métaphysique du temps que j'ai nommée « temps du projet » <sup>11</sup>. Dans ce qui suit, afin de préparer le terrain pour mon analyse de la dissuasion nucléaire, je vais introduire une autre métaphysique de la temporalité, que je nomme « temps de l'histoire » <sup>12</sup>. Cette dernière sous-tend les raisonnements stratégiques, qu'ils soient menés par des économistes, des théoriciens des jeux, des planificateurs, des ingénieurs, des designers, ou encore des stratèges militaires. Elle repose sur une conception très singulière du libre-arbitre qui voit l'action humaine comme « tirée » par un ensemble de croyances et de désirs plutôt que « poussée » par un déterminisme. Ce modèle, que l'on appelle le modèle « désirs/croyances », est aujourd'hui le plus souvent représenté par un arbre de décision. À chaque nœud de l'arbre, un agent a le choix entre plusieurs options possibles. Quand il choisit l'une d'entre elles il tient le passé pour fixe, c'est-à-dire contrefactuellement indépendant de son choix. Passé fixe et avenir ouvert définissent une temporalité qui contraste fortement avec la métaphysique du temps du projet.

Si, selon la définition la plus répandue, la métaphysique est cette branche de la philosophie qui explore la nature profonde de la réalité, la question se pose de savoir comment l'on peut rendre compte de la pluralité des métaphysiques possibles.

Au IV<sup>ème</sup> siècle avant J.-C. un membre de l'École mégarique nommé Diodore Cronos proposa une axiomatique, c'est-à-dire un ensemble de propositions et de règles d'inférence se passant de justification, car évidemment vraies ou conservant le vrai, dans le but de montrer que le monde actuel est le

---

10. Dupuy J.-P., *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Éditions du Seuil, 2002.

11. « *Projected time* » en anglais.

12. « *Occurring time* » en anglais.



seul monde possible et que l'avenir est prédéterminé.

Les trois axiomes sont les suivants :

- 1) Toute proposition vraie au sujet du passé est nécessaire. (Le passé est fixe.)
- 2) Du possible à l'impossible, la conséquence n'est pas bonne.
- 3) Il existe un possible qui n'est ni vrai maintenant ni jamais ne le sera. (Il y a des possibles qui ne se réaliseront jamais).

Diodore démontre que ces trois propositions sont incompatibles. Une au moins est donc fautive. La troisième semble aujourd'hui à beaucoup incontestable. Cependant, s'ils pensent comme Diodore qu'il en va de même des axiomes 1 et 2, alors ils doivent se résigner à abandonner 3, c'est-à-dire à poser qu'un événement qui ni ne se produit dans le présent ni ne se produira dans l'avenir est un événement impossible.

Jules Vuillemin, l'un des plus grands philosophes français du XX<sup>ème</sup> siècle, est l'auteur d'une histoire de la métaphysique occidentale ayant pour objet les diverses façons dont les philosophes ont contourné l'obstacle du théorème d'incompatibilité de Diodore en sacrifiant tel ou tel axiome ou ensemble d'axiomes. C'est une histoire fascinante<sup>13</sup>. Probablement sous l'influence de Diodore, l'un des premiers à avoir abandonné l'axiome 3, faisant de l'avenir un avenir nécessaire, est Aristote. On connaît son argument et l'exemple de la bataille navale sur lequel il repose<sup>14</sup>.

C'est dans le théorème d'incompatibilité de Diodore que se trouve la source de la multiplicité des métaphysiques possibles. La comparaison avec l'histoire de la géométrie vient à l'esprit. Dès qu'il fut démontré, assez tard dans l'histoire des mathématiques, que le cinquième axiome d'Euclide, dans sa version connue comme axiome des parallèles, ne pouvait être démontré à partir des quatre premiers, il devint concevable d'imaginer des géométries où

---

13. Je recommande la version américaine de cet ouvrage, qui est plus complète et dans laquelle certaines erreurs ont été corrigées. Voir Vuillemin J., *Necessity or Contingency. The Master Argument*, Stanford, CSLI Publications, 1996.

14. « S'il est vrai qu'une bataille navale ne se produira pas demain, il était vrai hier qu'elle ne se produirait pas. Or toutes les vérités passées sont des vérités nécessaires. En conséquence, il est impossible que la bataille navale se produise. » Aristote, *De Interpretatione*, chap. 9.

cet axiome ne serait pas satisfait. Le concept de variété riemannienne s'ensuivit. Or, comme on le sait, ce concept fut extrêmement utile à Albert Einstein qui était en train d'élaborer sa théorie de la relativité générale. Le mathématicien Henri Poincaré put alors dire : « Que doit-on penser de cette question : La géométrie euclidienne est-elle vraie ? Elle n'a aucun sens. [...] Une géométrie ne peut pas être plus vraie qu'une autre ; elle peut seulement être *plus commode* <sup>15</sup> ». De la même façon il est vain de se demander si la métaphysique du temps du projet est plus vraie que celle du temps de l'histoire. La vraie question est de savoir si elle est plus utile.

Tout dépend du problème auquel on est confronté. Notons pour commencer que ces métaphysiques représentent deux manières de se sortir de l'aporie de Diodore. La première rejette les axiomes 1 et 3 tandis que la seconde les conserve et doit donc se passer de l'axiome 2 <sup>16</sup>. Dans mes recherches sur la philosophie des catastrophes <sup>17</sup> – y compris l'éventualité d'un conflit nucléaire – j'ai pu montrer que le temps du projet permettait d'éviter nombre de paradoxes sur lesquels bute la pensée stratégique, c'est-à-dire la métaphysique du temps de l'histoire, lorsqu'il s'agit de penser la temporalité de la marche vers une catastrophe annoncée dont la date est inconnue. La seconde partie de cet article illustrera amplement ce point. Le temps du projet définit une attitude qui n'est ni contentement de soi ou volontarisme irresponsable, ni fatalisme. Le contentement de soi souligne que la catastrophe bien que possible n'est pas inévitable, car l'avenir est ouvert. Le fatalisme la présente comme inéluctable. En accordant à l'agent le pouvoir contrefactuel d'agir sur les conditions passées qui le poussent à agir, le temps du projet l'aide à naviguer entre le Charybde du catastrophisme et le Scylla de l'optimisme béat.

Pour les raisons que nous avons déjà évoquées, l'esprit du temps nous pousse vers le second écueil. Il convient dès lors de rappeler que l'expérience du temps du projet accompagne l'humanité dès les origines. Elle est liée à l'appréhension religieuse du monde. Dans toutes les sociétés traditionnelles il existe une catégorie de personnes, les prophètes (ou nabis dans l'ancien

---

15. Poincaré H., *La Science et l'hypothèse*, Paris, Éditions Flammarion, 1917.

16. Comme le montrent les paradoxes du raisonnement rétrograde. Voir Dupuy J.-P., « Philosophical Foundations of a New Concept of Equilibrium in the Social Sciences : Projected Equilibrium » in *Philosophical Studies*, vol. 100, n° 3, 2000, pp. 323-345.

17. Dupuy J.-P., *Pour un catastrophisme éclairé*, op. cit.

Israël), dont le rôle consiste à interpréter et à transmettre la volonté divine. Les prophètes de la Bible, par exemple, sont des hommes extraordinaires, souvent excentriques, qui ne passent pas inaperçus. Leurs prophéties ont un effet sur le monde et le cours des événements pour ces raisons purement humaines et sociales, mais aussi parce que ceux qui les entendent croient que la parole du prophète est la parole de Yahvé et que celle-ci, qui ne peut être ouïe directement, a le pouvoir de faire arriver cela même qu'elle annonce. Nous dirions aujourd'hui que la parole du prophète a un pouvoir performatif : en disant les choses, elle les fait venir à l'existence. Or, le prophète sait cela. On pourrait être tenté de conclure que le prophète a le pouvoir d'un révolutionnaire : il parle pour que les choses changent dans le sens qu'il veut leur imprimer. Ce serait oublier l'aspect fataliste de la prophétie : elle dit ce que sont les événements à venir tels qu'ils sont écrits sur le grand rouleau de l'histoire, immuables, inéluctables.

La prophétie révolutionnaire a en fait gardé ce mélange hautement paradoxal de fatalisme et de volontarisme qui caractérise la prophétie biblique. Le marxisme en constitue l'illustration la plus saisissante. À propos du matérialisme dialectique, le philosophe allemand Hans Jonas a pu dire qu'il représentait « un mélange extraordinairement étrange de la responsabilité la plus colossale pour l'avenir, combinée avec une absence *déterministe* de responsabilité <sup>18</sup> ».

La métaphysique du temps du projet nous permet d'étendre la notion de prophétie à notre âge séculier et à remplacer l'obscur dialectique entre le volontarisme et le fatalisme par une démarche rigoureuse et non paradoxale qui ne se confond ni avec l'un ni avec l'autre. Pour le prophète moderne et singulièrement le prophète de malheur, il s'agit de chercher le point fixe d'un bouclage, celui qui fait se rencontrer une anticipation (du passé au sujet de l'avenir) et une production causale (de l'avenir par le passé). Le prophète, sachant que sa prophétie va produire des effets causaux dans le monde, se doit d'en tenir compte s'il veut que l'avenir confirme ce qu'il a prévu. L'avenir est

---

18. Jonas H., *The Imperative of Responsibility. In Search of an Ethics for the Technological Age*, Chicago, University of Chicago Press, 1985, pp. 113-114. Je souligne.

un  $x$ , c'est-à-dire la solution d'une équation qui établit que les réactions aux anticipations passées de  $x$  produisent causalement ce même  $x$ <sup>19</sup>.

En ce sens, les prophètes sont légion dans nos sociétés modernes, démocratiques, fondées sur la science et la technique. L'expérience du temps du projet est facilitée, encouragée, organisée, voire imposée par maints traits de nos institutions. De partout, des voix plus ou moins autorisées se font entendre qui proclament ce que sera l'avenir plus ou moins proche : le trafic sur la route du lendemain, le résultat des élections prochaines, les taux d'inflation et de croissance de l'année qui vient, l'évolution des émissions de gaz à effet de serre, etc. Ces prophètes que nous appelons *prévisionnistes* savent fort bien, et nous avec eux, que cet avenir qu'ils nous annoncent comme s'il était inscrit dans les astres, c'est nous qui le faisons. Nous ne nous rebellons pas devant ce qui pourrait passer pour un scandale métaphysique. Nous faisons alors l'expérience du temps du projet.

### Métaphysique de la dissuasion nucléaire

En ce mois d'août 2017, alors que j'écris ces lignes, nombre d'observateurs estiment que les chances qu'une guerre atomique éclate entre les États-Unis d'Amérique et d'autres puissances nucléaires n'ont jamais aussi été fortes. Dans un livre publié en 2015 et intitulé *My Journey at the Nuclear Brink*<sup>20</sup> [« Mon parcours au bord du précipice nucléaire »] l'ancien secrétaire à la Défense du Président Bill Clinton, William Perry, a écrit : « Le danger qu'une catastrophe nucléaire quelconque se produise est plus grand aujourd'hui que pendant la Guerre froide, mais la plupart des gens sont dans l'ignorance la plus totale de ce danger ». C'était bien avant que deux chefs d'État dont la rationalité est douteuse commencent à se menacer d'annihilation mutuelle. Les États-Unis de Donald Trump peuvent sans aucun doute effacer matériellement la petite Corée du Nord de la carte du monde. S'ils commettent cette

---

19. Il n'est pas vrai, donc, que n'importe quel avenir fasse l'affaire. Le prophète Jonas en sut quelque chose, lui qui refusa de prophétiser la chute de Ninive car il savait que, s'il le faisait à la demande de Yahvé, les Ninivites se repentiraient et ce dernier leur pardonnerait. Il préféra fuir et se soustraire au regard de son Dieu.

20. Perry W. J., *My Journey at the Nuclear Brink*, Redwood City, Stanford University Press, 2015.

abomination, même si c'est en représailles d'une attaque nucléaire de leur ennemi, il sera difficile aux jeunes Américains, génération après génération, de se regarder dans la glace. L'événement restera à jamais comme une marque inexpugnable, une tache indélébile. Les experts ont conclu que la seule manière de contrer Kim Jong Un, maintenant qu'il est clair que tous les autres moyens ont échoué, est de le contenir et de le dissuader. Si cependant il n'y a pas d'autre moyen de le dissuader que de menacer de détruire son pays, est-ce que l'horreur de l'acte ne rejaillit pas sur l'horreur de la menace ?

Malgré leur caractère d'urgence je ne traiterai pas ici de ces questions, pour au moins deux raisons qui ont à voir avec la modestie de mes objectifs. Tout d'abord, je veux limiter l'analyse de la dissuasion à un cas particulier : la situation communément désignée par l'acronyme MAD, pour « *Mutually Assured Destruction* », c'est-à-dire destruction mutuellement assurée. Il sera clair que la confrontation entre l'Amérique et la Corée du Nord ne tombe pas sous cette catégorie. Deuxièmement, je n'entends pas traiter des implications éthiques de MAD, seulement de sa rationalité, si l'on me pardonne cet oxymore.

Là encore, mes ambitions sont limitées. Dans son film *The Fog of War*<sup>21</sup>, le documentariste américain Errol Morris demande à Robert McNamara, l'ancien secrétaire à la Défense du Président Kennedy, ce qui selon lui a protégé l'humanité de l'autodestruction pendant la Guerre froide, alors que les États-Unis et l'Union Soviétique se menaçaient en permanence d'annihilation mutuelle. La dissuasion ? Pas du tout, réplique Robert McNamara : « Nous avons eu du bol ! »<sup>22</sup> Vingt-cinq, trente fois durant cette période, note-t-il, l'humanité est passée à un cheveu de l'apocalypse. Je montrerai que cette réponse est auto-contradictoire. Il se peut que tous ces « ratés-de-peu » aient été la condition de possibilité de l'efficacité de la dissuasion nucléaire. Dans la mesure où l'on peut dire que celle-ci a parfois été efficace, mon objectif est de montrer que tout se passe comme si les protagonistes avaient fait leur la logique très particulière du temps du projet.

---

21. Errol M., *The Fog of War. Eleven Lessons from the Life of Robert S. McNamara*, New-York, Sony Pictures Classics, mai 2003.

22. Je traduis ainsi l'expression délibérément vulgaire « *We lucked out* ».

Je m'empresse d'ajouter que ceci ne prétend en aucune façon constituer une défense et justification de la dissuasion nucléaire sous sa forme MAD. Ma conviction est que cette dernière est moralement odieuse. Mais on peut discerner en elle une certaine forme de rationalité. J'ai mis en rapport ci-dessus l'expérience du temps du projet et l'univers religieux. Il va apparaître dans ce qui suit que nombre de traits de MAD conservent *la marque du sacré*<sup>23</sup>.

Ma stratégie va être la suivante. Dans un premier temps, je vais présenter les linéaments d'une histoire intellectuelle de la dissuasion nucléaire, en m'inspirant de l'excellent livre de Steven P. Lee, *Morality, Prudence, and Nuclear Weapons*<sup>24</sup>. Il n'y a pas un argument dans les débats sur le sujet qui n'ait pas été discuté, disséqué, disputé, réfuté par certains, défendu par d'autres, dans une recherche incessante de vérité et de justice. Je n'entrerai pas dans ces controverses et me contenterai de rapporter les arguments les plus importants. Mon apport critique se situe ailleurs et je l'exposerai dans un second moment. Il consiste à montrer que beaucoup de confusions ternissent les discussions et qu'elles résultent pour une grande part de ce que certains arguments relèvent de la pensée stratégique et se situent dans le temps de l'histoire tandis que d'autres, en général plus récents, appartiennent au temps du projet et présupposent le renoncement à la stratégie. Deux métaphysiques temporelles entrent en collision de façon invisible<sup>25</sup>.

---

23. Dupuy J.-P., *La Marque du sacré*, Paris, Éditions Flammarion, 2010.

24. Lee S. P., *Morality, Prudence and Nuclear Weapons*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

25. Pour citer un cas analogue : dans les années 1970 et 1980, certains ont cherché à donner des fondements solides à la théorie économique en recourant aux concepts de la théorie des jeux. Les efforts n'ont pas permis d'aller très loin dans cette voie. Une explication possible est la suivante : la théorie des jeux et son concept d'équilibre de Nash est la parfaite incarnation du raisonnement stratégique lequel repose sur la métaphysique du temps de l'histoire. Or le modèle central de la théorie économique, à savoir l'équilibre général walrasien, possède une structure de point fixe qui la relie au temps du projet. Voir Dupuy J.-P., *L'Avenir de l'économie*, Paris, Éditions Flammarion, 2012.

### **Brève histoire de la théorie de la dissuasion nucléaire**

Pendant plus de quatre décennies de guerre froide, la situation de « destruction mutuelle assurée » (MAD) aura donné à la notion d'intention dissuasive un rôle majeur, tant au plan de la stratégie qu'à celui de l'éthique. Et cependant on peut montrer que le langage de l'intention constitue le principal obstacle à une bonne compréhension de la logique de la dissuasion.

1. Le 6 juin 2000, à Moscou, Bill Clinton, alors président des États-Unis, tint à Vladimir Poutine un langage stupéfiant, que reprit la secrétaire d'État Condoleezza Rice presque sept ans plus tard : « Le bouclier antibalistique que nous allons construire en Europe de l'Est est seulement destiné à nous défendre contre les attaques d'États voyous et de groupes terroristes. Soyez donc rassuré : même si nous prenions l'initiative de vous attaquer par une première frappe nucléaire, vous pourriez aisément traverser le bouclier et anéantir mon pays, les États-Unis d'Amérique ».

Cette extravagance révèle que les conditions nées de l'effondrement de la puissance soviétique n'ont rien ôté de son caractère dément à la logique de la dissuasion. Celle-ci implique que chaque nation offre aux possibles représailles de l'autre sa propre population en holocauste. La sécurité y est fille de la terreur. Si l'une des deux nations se protégeait, l'autre pourrait croire que la première se croit invulnérable et, pour prévenir une première frappe, frapperait la première. Avant d'être une doctrine, MAD est une situation, dans laquelle les puissances nucléaires se présentent à la fois comme vulnérables et invulnérables. Vulnérables, puisqu'elles peuvent mourir de l'agression d'un autre ; invulnérables, car elles ne mourront pas avant d'avoir fait mourir leur agresseur – ce qu'elles pourront toujours faire grâce à une capacité de seconde frappe, quelle que soit la puissance de l'attaque qui les a mises à terre. Il est clair que la confrontation entre les États-Unis et la Corée du Nord ne correspond pas à cette définition, pas plus que ne le serait un face à face entre Israël et un Iran nucléaire.

2. Tout au long de la Guerre froide, deux types d'arguments ont été débattus, qui semblaient montrer que la dissuasion nucléaire sous sa forme MAD ne pouvait être efficace. La première raison portait sur le caractère non crédible de la menace dissuasive : pourvu que le sujet qui menace son adversaire de déclencher une escalade mortelle et

suicidaire si ses « intérêts vitaux » sont mis en danger soit doté d'une rationalité minimale, placé au pied du mur – disons après une première frappe qui a détruit une partie de son territoire – il ne mettra pas sa menace à exécution. Le principe même de MAD est l'assurance d'une destruction mutuelle si l'on s'écarte de l'équilibre de la terreur. Quel chef d'État, victime d'une première frappe, n'ayant plus qu'une nation dévastée à défendre, prendrait par une seconde frappe vengeresse le risque de mettre fin à l'aventure humaine tout en se suicidant par la même occasion ? Dans un monde d'États souverains dotés de la rationalité minimale que Thomas Hobbes accordait aux habitants de l'État de nature, à savoir l'instinct d'auto-préservation, la menace nucléaire n'est absolument pas crédible <sup>26</sup>.

La question de la crédibilité occupe l'essentiel des débats sur la dissuasion nucléaire. Beaucoup d'experts concluent en particulier que c'est folie de proférer des menaces extrêmes que l'on n'est pas sûr de pouvoir mettre à exécution. Si votre ennemi vous met au pied du mur, soit vous passez à l'acte et prenez le risque de déclencher ce que Carl von Clausewitz nommait la montée aux extrêmes, c'est-à-dire la destruction mutuelle assurée, ou bien vous cédez et compromettez votre crédibilité à l'avenir. L'un des meilleurs moyens de maintenir celle-ci est de multiplier les occasions où vous montrez au monde que vos menaces ne sont pas des mots creux : vous vous montrez à la hauteur et bâtissez ainsi une réputation de dur.

---

26. Cet argument est évidemment discutable. On peut penser qu'une puissance nucléaire victime d'une première frappe répliquerait sans hésiter par une seconde frappe, quelles qu'en soient les conséquences, par esprit de vengeance. Je connais au moins une exception. Dans ses *Mémoires*, Valéry Giscard d'Estaing a avoué qu'en tant que Président de la France, il n'aurait jamais appuyé sur le bouton nucléaire, même après une première frappe ennemie, de peur que son pays ne soit détruit. Les forces armées ne lui ont pas pardonné d'avoir écrit ces lignes qui réduisent à presque rien la crédibilité de la force de frappe française. Beaucoup d'Américains pensent (et l'approuvent) que si la Corée du Nord détruisait une ville américaine, la Corée du Nord serait immédiatement oblitérée. J'en doute. Même avec un Donald Trump aux commandes, je suis loin d'être certain que les États-Unis mettraient à exécution leur menace d'annihiler l'ennemi. Je ne postule pas une improbable bienveillance envers le reste de l'humanité, simplement l'anticipation du jugement rétrospectif de l'Histoire. L'Allemagne n'a pas réussi à se sortir complètement de l'abîme moral dans lequel elle a chuté et elle n'y arrivera peut-être jamais.



3. Cette remarque nous mène au second argument que l'on trouve dans la littérature et qui pointe également en direction de l'incohérence de la doctrine MAD vue sous l'angle de la stratégie. Sa prémisse est, dans les termes de Leon Wieseltier, que « la dissuasion nucléaire est le seul dispositif public qui est un échec complet s'il n'est couronné de succès que 99,9% du temps. » Pour être efficace, la dissuasion nucléaire doit être absolument efficace. En effet, aucun échec ne saurait être admis, puisque la première bombe lancée serait la bombe de trop. Mais dans ce cas jamais les adversaires ne pourront mettre à l'épreuve la détermination de l'adversaire à mettre ses menaces à exécution. Une dissuasion qui marcherait parfaitement et tout le temps serait auto-invalidante, elle s'abîmerait dans l'auto-réfutation, puisqu'elle détruirait les conditions mêmes qui la rendent efficace <sup>27</sup>.
4. La dissuasion nucléaire ne marche pas parce que la menace de représailles n'est pas crédible. Elle ne marche pas pour une autre raison qui est que si elle marchait, on aboutirait à une contradiction. Ces deux raisons conjointes mènent à la conclusion que les puissances nucléaires sont incapables de se dissuader les unes les autres. Et cependant, la Guerre froide, qui fut connue un temps comme « paix nucléaire », semble avoir monté le contraire, en dépit d'un nombre significatif de cas où l'on est passé à un cheveu d'une catastrophe majeure. Une explication devait être trouvée.

Tardivement, certains comprirent qu'il n'est nul besoin d'intention dissuasive pour rendre la dissuasion nucléaire efficace. La simple existence d'arsenaux se faisant face, sans que la moindre menace de les utiliser soit proférée ou même suggérée, suffisait à ce que les jumeaux de la violence se tiennent cois. Comme

---

27. Gregory Kavka utilise l'expression « self-stultifying » [auto-invalidant] à propos d'un argument apparenté qui a servi pendant longtemps de justification éthique à la doctrine nucléaire française connue comme « dissuasion du faible au fort. » L'argument est que l'intention d'infliger des dommages « incommensurables » à l'adversaire s'il vous attaque, aux fins de le dissuader, n'est pas une véritable intention puisque votre véritable intention est de ne pas avoir à la mettre à exécution. Selon la formule alambiquée, « nous formons et exprimons l'intention dissuasive afin de faire que les conditions qui nous amèneraient à la réaliser ne soient pas satisfaites. » Nombreux sont les cas dans la littérature où la théorie de la dissuasion nucléaire sombre dans l'auto-réfutation.

deux philosophes importants l'ont écrit : « L'existence d'une capacité de représailles nucléaires est suffisante pour [fonder] la dissuasion, indépendamment de ce qu'une nation veut et des intentions qu'elle affiche concernant l'usage de son arsenal »<sup>28</sup> ; ou : « Ce sont nos capacités militaires qui importent, et non pas nos intentions, nos motivations ou nos déclarations »<sup>29</sup>.

Due au départ à McGeorge Bundy, cette doctrine a reçu le nom de dissuasion existentielle. L'accent qu'elle met sur le pouvoir causal de la simple existence d'un arsenal nucléaire revient à diminuer l'importance de tout ce qui relève de la stratégie, des intentions, des plans, bref de ce qui constitue les éléments de base de toute doctrine militaire. S'il n'est pas nécessaire de menacer l'adversaire, c'est parce que les armes elles-mêmes, du fait de leur puissance démesurée, parlent à notre place. Si la rationalité joue ici un rôle, c'est « le type de rationalité qui consiste pour l'agent à contempler l'abîme et à simplement décider de ne jamais trop s'approcher du bord »<sup>30</sup>.

### Le tigre et le destin

Comment la dissuasion existentielle fonctionne-t-elle ? Qui ou quoi dissuade qui ? Il est significatif que les explications avancées par les meilleurs théoriciens du domaine mettent en scène des acteurs non humains. Nous considérerons deux exemples.

Commençons par la citation suivante due à David K. Lewis :

« On ne cherche pas querelle à un tigre : c'est aussi simple que ça<sup>31</sup> ».

Qu'est-ce à dire ? Le jeu n'est plus joué entre deux adversaires. Il prend une tout autre forme. Admettons que les considérations précédentes nous aient convaincu qu'aucun n'est à même de dissuader l'autre de façon crédible. Cependant l'un et l'autre ont un intérêt commun : ils ont besoin l'un et l'autre d'être dissuadés. La solution est brillante. Il s'agit pour eux de créer ensemble

---

28. Kavka G., *Moral Paradoxes of Nuclear Deterrence*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p. 48.

29. Lewis D.K., « Finite Counterforce » in Shue H. (éd.), *Nuclear Deterrence and Moral Restraint*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 67.

30. Lee S. P., *Morality, Prudence and Nuclear Weapons*, op. cit., p. 248.

31. Lewis D.K., op. cit., p. 68.

une entité fictive qui les dissuadera en même temps. Le jeu fait maintenant intervenir un acteur, l'humanité, dont la survie est en jeu, et son double, qui est sa propre violence extériorisée sous la forme d'un animal sauvage. Le tigre fictif et fictionnel à qui nous ferions mieux de ne pas chercher querelle, ce n'est autre que la violence qui est en nous mais que nous projetons à l'extérieur de nous-mêmes. C'est comme si nous étions menacés mais aussi protégés par une entité maléfique mais *sans intention mauvaise*, toujours prête à fondre sur l'humanité mais sans plus de méchanceté qu'un tremblement de terre ou un tsunami, avec cependant une puissance destructrice capable de faire pâlir la nature d'envie.

Selon l'anthropologue français René Girard, le sacré naît d'un mécanisme similaire d'auto-extériorisation de la violence<sup>32</sup>. On a pu dire de la bombe atomique, surtout à l'époque en principe révolue de la Guerre froide, qu'elle était notre nouveau sacré. Parmi ceux qui proféraient ce genre de déclaration, bien peu y voyaient autre chose qu'une vague métaphore. Mais il y a en vérité un sens très précis dans lequel on peut dire que tant la bombe que le sacré contiennent la violence dans le double sens du verbe contenir : avoir en soi et faire barrage à. Le sacré endigue la violence par des moyens violents, le premier étant le sacrifice. De la même façon, tout au long de la Guerre froide, tout se passait comme si la bombe nous avait protégés de la bombe. L'existence même des armes nucléaires avait semble-t-il barré la route à une apocalypse nucléaire.

On ne doit pas trop s'approcher du sacré, par peur de déclencher la violence qu'il contient, mais on ne doit pas trop s'en éloigner, car il nous protège de cette même violence. De la même façon, on ne doit pas venir trop près du tigre nucléaire, de crainte qu'il ne nous dévore, mais on ne doit pas courir le risque de le perdre de vue de peur que nous oublions le danger qu'il représente. L'art de la dissuasion c'est de se trouver à la bonne distance du chat sauvage.

---

32. Girard R., *La Violence et le sacré*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1972. Voir aussi Dupuy J.-P., « René Girard. Desire, Violence and Religion » in *Inference*, vol. 2, n° 2, mai 2016.

La seconde citation est de Bernard Brodie :

« C'est un curieux paradoxe de notre temps que l'un des facteurs essentiels qui font que la dissuasion [nucléaire] marche vraiment, et marche bien, est la peur sous-jacente qu'elle pourrait échouer en cas de crise très grave. Dans ces circonstances, on ne tente pas le destin <sup>33</sup> ».

Le destin a pris la place du tigre, mais ces deux images ont en commun qu'elles localisent le pouvoir de la dissuasion ailleurs que dans les intentions humaines. Nous reviendrons dans la conclusion sur ce que cette citation a de remarquable, à savoir qu'elle conjoint deux contraires, la contingence (l'éventualité d'un échec) et la nécessité (le destin), mais nous devons à ce stade faire une pause et méditer la proposition suivante : la métaphysique implicite à la dissuasion nucléaire sous sa forme existentielle est le temps du projet. Le renoncement à la stratégie, l'appel au destin, la mise entre parenthèses de l'action humaine, tous ces traits pointent dans cette même direction.

### **La dissuasion nucléaire dans le temps du projet**

Acceptons pour les besoins de la discussion que la menace dissuasive dans le cadre de MAD n'est pas crédible. Le raisonnement qui mène à cette conclusion est stratégique et se fonde sur la métaphysique du temps de l'histoire. On procède en remontant le temps [backward induction] et on se demande ce que l'agent qui menace de déclencher la montée aux extrêmes ferait s'il était mis au pied du mur par une première attaque : il préférerait céder plutôt qu'être détruit. L'attaquant potentiel n'est donc pas dissuadé. La question se pose de savoir si le temps du projet n'offre pas un cadre alternatif qui puisse fonder l'efficacité et la rationalité de la dissuasion nucléaire.

Considérant ce que nous avons appris dans la première partie de cet article, il nous est facile de répondre et cette réponse est négative. La dissuasion nucléaire n'apparaît pas mieux fondée dans le temps du projet qu'elle ne l'est dans le temps de l'histoire mais c'est pour une raison complètement différente. Le raisonnement peut se lire ainsi :

---

33. Brodie B., *War and Politics*, New York, Macmillan Publishers, 1973, pp. 430-431. Je souligne.

1. Si la dissuasion est efficace, la menace de monter aux extrêmes, c'est-à-dire de déclencher l'escalade MAD, n'est pas exécutée.
2. Si la montée aux extrêmes n'a pas lieu, elle est impossible. [Négation de l'axiome 3 de Diodore].
3. Si elle est impossible, la dissuasion n'a aucune efficacité.
4. Nous venons de montrer que si la dissuasion est efficace, alors elle n'est pas efficace.
5. Donc elle n'est pas efficace.

La clé de voûte de l'argument est bien sûr la proposition 2, laquelle exprime que dans le temps du projet l'avenir est nécessaire : un événement qui ne se produit ni dans le présent ni dans l'avenir est impossible.

Ce raisonnement permet de donner un sens rigoureux au second argument mis en avant par les critiques de MAD. Ce qu'ils appellent le caractère « auto-invalidant » d'une dissuasion réussie se révèle être une manière alambiquée de désigner un raisonnement par l'absurde [propositions 4 et 5].

Le détour par la métaphysique du temps du projet apparaît improductif. Il existe cependant un moyen de le rendre productif et c'est d'en revenir à la dialectique entre la contingence et la nécessité qui est esquissée dans la citation de Bernard Brodie ci-dessus. En l'élucidant nous allons voir que, dans le temps du projet, les paradoxes qui émaillent la théorie de la dissuasion se résolvent bien plus aisément que dans le temps de l'histoire.

### **La dissuasion nucléaire et l'indétermination de l'avenir**

L'idée que la manipulation de l'incertitude peut être un outil stratégique qui contribue à résoudre l'obstacle de la crédibilité n'est pas nouvelle. La conviction que des agents minimalement rationnels ne mettront pas à exécution leur menace de s'engager sur le chemin de la destruction mutuellement assurée a conduit à la théorie selon laquelle il peut être rationnel de mimer l'irrationalité. L'économiste et théoricien des jeux Thomas Schelling a été le premier à la conceptualiser dans son ouvrage qui a fait date *The Strategy of Conflict*<sup>34</sup>, mais c'est Richard Nixon qui l'a rendue célèbre sous le nom de théorie du fou ou du dingue (Madman Theory) pendant la guerre du Vietnam. La citation

---

34. Schelling T., *The Strategy of Conflict*, Harvard, Harvard University Press, 1960.

suiuante est suffisamment éloquente. Richard Nixon à celui qui était alors son chef d'état-major, Harry R. Haldeman :

« J'appelle ça la théorie du dingue, Bob. Je veux que les Nord-Vietnamiens croient que j'en suis arrivé au point où je pourrais faire n'importe quoi pour arrêter la guerre. On va juste leur faire passer le mot : 'Bonté divine, vous savez les gars, Nixon est complètement obsédé par le communisme. On n'arrive plus à le retenir lorsqu'il pique une rage – et il a sa main juste posée sur le bouton nucléaire' – et vous verrez que Ho Chi Minh en personne sera à Paris dans deux jours, à genoux pour quémander la paix<sup>35</sup> ».

Reste évidemment le problème de savoir ce qui arrive si l'autre côté passe outre et vous met au pied du mur. Dans le bras de fer auquel se livrent présentement Donald Trump et Kim Jong Un la question est : qui fait semblant d'être fou et qui ne fait pas semblant, parce qu'il est vraiment fou ? Quatre cas sont possibles, dont les implications sont inégalement sinistres.

Dans la citation de Bernard Brodie, cependant, il ne s'agit plus de stratégie. La double référence au destin et à l'éventualité d'un échec ou d'un accident<sup>36</sup> nous renvoie dans un monde complètement différent. L'idée que le destin se réalise par le truchement d'un accident est aussi vieille que les plus anciens mythes de la planète. Que l'on songe à Œdipe. L'Oracle a proclamé qu'il commettrait parricide et inceste. Cette prophétie se réalise mais c'est à

---

35. Haldeman H. R., *The Ends of Power*, New-York, Times Books, 1978, p. 122.

36. La citation originale dit : « *it may fail* » que j'ai traduit par « elle pourrait échouer ». Échouer, en parlant d'un navire ou d'une embarcation, signifie « toucher le fond par accident. » Par extension, probablement sous l'influence du mot « échec », échouer en est venu à signifier « ne pas réussir, éprouver un insuccès. » Quant au verbe anglais « *to fail* », il vient du français « faillir » dont le sens initial était « faire une erreur ». On dirait aujourd'hui, dans le contexte nucléaire, « faire un mauvais calcul » [*miscalculation*]. Puis, « faillir » a pris le sens de « presque » dans des expressions comme « j'ai failli tomber » = « je suis presque tombé ». Quelque chose de mal s'est produit, ou a failli se produire, et cela par erreur – dans le même contexte, en anglais, *a near miss/a near hit*. Subsumant toutes ces significations j'utilise le mot « accident » pris dans son sens étymologique et philosophique, c'est-à-dire ce qui se produit, se réalise, [*occurs*] sans être l'effet de la volonté de quiconque. L'habitat métaphysique de l'accident est en principe le temps de l'histoire [*occurring time*]. Cet article examine ce qui se passe lorsqu'on le transpose dans le temps du projet (*projected time*).